

REVUE BELGE
DU
SPIRITISME

N° 7.

JUILLET

1878

PRIME OFFERTE AUX ABONNÉS

Par suite de nouveaux arrangements, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnés, à titre de prime, *les Rayonnements de la vie spirituelle*, par M^{me} Krell, et la *Correspondance entre un Catholique orthodoxe et une Spirite*, par M^{lle} Esnault, au prix de fr. 1-50 les deux volumes. Ces deux livres valent 4 francs en librairie.

Adresser les demandes au bureau de la *Revue*, rue Pont-d'Île, 21



AVIS TRÈS-IMPORTANT

Il arrive souvent à nos confrères de la presse spirite, de confondre le comité de la « Revue Belge » avec ses collaborateurs et de se méprendre sur ses intentions et ses opinions, surtout lorsqu'il s'agit, dans la discussion, d'éclaircir certains points de la doctrine spirite, témoins l'article du « *Messenger* » auquel il a été obligé de répondre, étant attaqué directement, et l'article du « *Moniteur Spirite* » auquel nous laissons à notre aimable collaborateur, (auteur des articles sur les médiums intéressés) le soin de répondre. En vertu de ces raisons et afin d'être à l'abri de toutes « vilénies » de la part des contradicteurs, le comité de la « *Revue Belge* » a jugé bon de mettre sous les yeux de ses lecteurs les art. suivant de son programme :

1° Il ne sera pas répondu aux articles attaquant le comité alors que celui-ci n'aura soulevé aucune discussion.

2° « *La Revue Belge* » est un journal ouvert à la libre discussion du spiritisme, du magnétisme, de la philosophie en général et de toutes les sciences qui s'y rapportent.

3° Le comité de la « *Revue Belge* » réserve son opinion sur tout ce qui se traitera dans son journal et ne l'émettra que lorsqu'il le jugera convenable.

4° En conséquence, le comité laisse aux auteurs la responsabilité de leurs articles.

Le Secrétaire de la Rédaction,

QUÉRENS.

LE JOUG LÉGER

OEUVRE POSTHUME DU DOCTEUR DUPUIS (*Suite*).

Cette fontaine n'est alimentée que par la parole du Messie, c'est donc à lui que nous devons nous adresser. Si comme la Samaritaine nous savions qui nous demande à boire, nous serions heureux de lui en demander nous-mêmes. Lui seul a l'eau pure et vive que nous recherchons si avidement là où elle n'est point ! C'est l'eau de consolation ! n'est-il point le consolateur celui qui dit : Venez à moi, vous tous qui avez soif et avez faim et vous aurez le rafraîchissement et serez rassasiés. Vous voulez la vérité, vous la cherchez vainement là où il n'y a que le mensonge et l'erreur. Venez à moi et elle brillera à vos yeux dans toute sa beauté et sa simplicité. Vous vous désespérez, je vous donnerai l'espoir, car quiconque me demandera soulagement je le lui accorderai. Souvenez-vous que l'eau que je donnerai à l'altéré deviendra en lui une source qui jaillira jusqu'à la vie éternelle ?

N'oublions pas que Jésus a mis une condition à son assistance, au bonheur qu'il promet aux affligés ! Certes il faut que nous méritions son amour et sa miséricorde et que notre demande ne soit point faite des lèvres, mais du cœur. Si nous demandons, il nous faut le faire avec sincérité, avec ardeur et avec la résolution ferme de ne plus reprendre un nouveau fardeau de fautes. Le repentir de nos erreurs, de nos vices, doit être vrai. Que nous faut-il pour atteindre ce but et obtenir ce que nous désirons : Prendre le joug de Jésus sur nous. Se soumettre à ce joug c'est connaître la loi que le Christ a enseignée, l'étudier, la pratiquer. Il nous faut l'observer avec la plus stricte ponctualité. Nous, avec notre libre arbitre, devons avoir recours au libre examen en faisant usage de notre raison sagement, sainement, afin de saisir toute l'étendue de nos devoirs. L'humilité et la douceur nous sont indispensables car le consolateur nous dit que nous devons apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur. L'orgueil et la vanité sont incompatibles avec la consolation qu'il peut nous donner. L'exemple de sa vie nous est une preuve constante, évidente, que les orgueilleux n'ont rien à attendre tant qu'ils seront rongés par cette lèpre dévorante : l'orgueil ! Celui qui fut l'humble de cœur par excellence, qui souffrit toutes les humiliations ne peut accepter au nombre de ses disciples ceux dont la morgue ne permet aucun pardon ! Pardonner sans cesse est sa loi : les haineux ne peuvent se dire ses bien-aimés !

L'observation de cette loi est facile, ce joug est léger et doux, puisque Jésus impose aux hommes l'amour et la charité. Le joug léger est la pratique de la fraternité généreuse et fortifiante ; c'est la solidarité sur sa plus vaste échelle. Prendre le joug du

maître, du consolateur, c'est aimer ses frères, être charitable moralement et matériellement. Voilà la condition mise à l'assistance. Nous devons, nous spirites, la trouver bien douce, car ces devoirs sont pour nous des obligations de tous les instants. Nos guides ne cessent de nous le répéter et dans leur inépuisable bonté, ces chers amis envers lesquels nous sommes souvent bien ingrats, nous rappellent au sentiment du devoir de peur que nous ne faillissions.

Eh bien ! ce que ces gardiens de notre bonheur futur font pour nous, accomplissons-le sans découragement pour nos frères moins heureux que nous. En vertu de la loi de solidarité, rappelons à ceux encore battus des ailes de l'incrédulité, ou de l'impiété, qu'ils doivent constamment être fidèles aux préceptes du Christ, s'ils veulent posséder la tranquillité d'âme. S'ils souffrent de leur fardeau, ne craignons point de leur montrer le remède et la condition qui y est mise. S'ils sont altérés, conduisons-les à la source d'eau vive, mais apprenons-leur la façon d'y puiser. Le chemin à parcourir leur semble dur, difficile, montrons-leur les moyens d'en écarter les pierres et les obstacles. Notre fardeau était pesant, presque insupportable : disons franchement comment et dans quelles circonstances nous l'avons échangé contre un plus léger et un plus doux. C'est dans la confession de notre propre conversion dans l'affirmation sage et modérée de nos croyances, que nos frères moins avancés puiseront ce désir de savoir. C'est dans la pratique de la loi de salut, du joug léger que nous avons pris, que le courage reviendra aux découragés. Comment voudrions-nous exiger le respect pour nos convictions si personnellement nous n'osons les avouer, si nous les déguisons sous des formes trompeuses ! Affirmons nos idées, appelons notre doctrine par son nom et montrons-nous en constamment dignes en pratiquant les grands devoirs qu'elle nous enseigne.

Les incrédules deviendront des douteurs, les railleurs et les sceptiques, des croyants et les méchants se tairont sentant tout le poids de leur hypocrisie. Ce n'est qu'à la condition de tenir loyalement et sans peur notre drapeau déployé au vent des passions humaines, que nous, spirites, aurons la force morale suffisante pour vaincre. La puissance de persuasion ne naîtra que de notre sincérité et de notre franchise ! Nous ne serons consolés qu'à ce prix et notre fardeau ne sera léger qu'autant que nous serons soumis à Dieu, fraternels envers nos frères, charitables et fiers de la loi annoncée par notre Maître, Jésus. Le joug ne sera doux qu'en raison de notre grande humilité et de notre miséricorde envers tous ! Plus nous consolons, plus nous éprouverons les effets de la bonté du Consolateur !

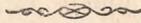
Pouvons-nous trouver obligation plus facile à remplir : elle n'exige aucun talent spécial. Il suffit simplement aux hommes d'avoir l'a-

mour et la connaissance des lois divines pour les rendre dignes de la promesse qui leur est faite. Dieu ne veut point la mort de ses enfants et c'est pour ce motif qu'il a envoyé un des plus purs parmi ses fils pour annoncer à l'humanité la bonne nouvelle du pardon. Ce messenger divin est venu nous appeler tous à la repentance, nous apporter la guérison à nous qui étions si malades ! Il nous a conjurés dans un langage bienveillant et paternel d'abjurer nos erreurs pour nous éclairer de l'impérissable lumière de la vérité ! Allons, soyons courageux, marchons à l'instruction qui nous attend ! Ne nous contentons point de vaines formules, de dogmes surannés ; ayons l'esprit plus vif et plus prompt pour embrasser ce qui est la loi sainte devant nous donner la nourriture de l'âme ? Ne ressemblons pas aux juifs du temps de Jésus : ayons des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. N'ayons plus recours à la raison des autres et n'admettons qu'après réflexion et instruction les enseignements qu'on prétend nous donner au nom du Christ. Soyons plus circonspects et disons-nous que quiconque veut parler au nom de Jésus, doit comme lui être bon, doux, charitable, miséricordieux et fraternel. Ce n'est point en falsifiant les données de ce révélateur sans égal que nous arriverons à lui et que nous pourrons y conduire nos frères. Son joug est léger, mais encore faut-il au moins savoir en quoi consiste ce joug et de quelle façon nous devons le subir.

Nous recherchons activement la tranquillité de l'âme : nous voulons être en accord avec la voix de notre conscience. Que de fois n'avons-nous pas recours à des moyens contraires à ce calme pour nous le procurer ! Cela tient à ce que nous ne nous donnons même pas la moindre peine pour réfléchir à notre vie future. Absorbés par les préoccupations matérielles, nous trouvons gênantes les affaires spirituelles. Aussi beaucoup préfèrent nier Dieu afin de n'avoir point à mettre sa loi en pratique. D'autres considèrent ces occupations comme trop banales et trop au dessous d'eux pour y accorder la moindre attention ; d'autres encore de ce que de nombreux abus, des exactions sans nom, des comédies iniques, des actes infâmes sont accomplis par ceux qui se disent les représentants de ce Dieu de bonté et d'amour, entrent en fureur aux moindres paroles sur la divinité. D'autres enfin, malgré les rares avertissements de leur conscience, malgré les éclairs de lumière dont ils ont été frappés par instants, malgré les preuves palpables de l'existence de ce Dieu et de l'immortalité de l'âme qu'ils ont obtenues, se refusent à faire usage de leur raison. Ils sont tellement sous la domination des jouissances mondaines qu'ils ont peur de regarder la vérité en face ! De temps en temps ils accordent leur approbation à cette vérité, mais ce n'est que pour la fuir plus rapidement, car elle vient mettre à nu leur

conscience. Ils se font horreur et n'y pensant pas, ils se croient sauvés ! Athées, matérialistes, railleurs sceptiques, indifférents, hypocrites à masque trompeur, tous se lamentent sur les misères humaines, tous considèrent la vie comme insupportable, chacun prétend avoir un fardeau trop pesant, tous crient à l'injustice, à la mauvaise répartition des biens et des maux.

(A continuer).



LA RELIGION NOUVELLE

A des peuples nouveaux, il faut une religion nouvelle ; à mesure que l'humanité avance dans la voie du progrès, il est indispensable que la pensée religieuse s'épure et se mette en harmonie avec les pures idées de justice et de morale. A mesure qu'on avance vers les vérités idéales qui sont destinées à devenir un jour la règle de tous, il faut que les vieilles institutions se dépouillent de tout ce qui peut s'opposer à leur marche en avant. Les institutions qui ne se mettent pas d'accord avec les idées nouvelles qui se produisent, mettent en action la fable du pot de terre et du pot de fer, elles se condamnent elles-mêmes à être brisées sans retour. Un homme, quelle que soit sa puissance, de quelque respect que ses actes soient entourés, ce respect fût-il aussi sincère qu'on le peut désirer, cet homme fût-il appuyé sur les associations les plus puissantes, sur une organisation ayant partout des racines profondes, ne pourra jamais fermer la porte à une idée. Malgré lui, malgré sa milice aux rangs serrés, l'idée se fera place dans les consciences et finalement triomphera de tout et de tous.

Ceux qui repoussent avec un aveuglement systématique les idées d'amélioration, d'édification, de transformation lente et raisonnée, ouvrent les portes toutes grandes aux idées de destruction radicale et de révolution violente. Ils ne savent pas appeler la sagesse dans leurs conseils, et encore moins écouter sa voix, quand elle y vient sous forme d'inspiration divine. Pour conserver les formes extérieures, on opprime la pensée intérieure, au point qu'un beau jour elle s'enfuit et va chercher ailleurs un asile mieux à sa convenance. Où va-t-elle ? Partout où elle est assurée d'être bien reçue, partout où celui qui la guide sait qu'elle sera fidèlement reproduite, sans parti pris, sans trop grande préoccupation, avec le moins d'alliage possible, car, hélas ! la parole humaine n'est jamais apte à rendre dans sa perfection une pensée divine. Et cette pensée religieuse qui déserte les vieilles formules qui lui ravissent sa liberté, pas plus que la pensée scientifique, pas plus que la pensée politique qu'elle contient en essence ne veut être opprimée. Elle brise la pierre du sépulcre dans lequel on a eu la prétention de l'ensevelir, elle, la pensée immortelle entre

toutes les pensées immortelles, et au lieu de courir après elle pour la ressaisir en se soumettant, on s'attache à la sceller dans ce sépulcre impie.

Scellez entre eux ces immenses blocs et présentez encore cet ensemble informe, nous dirions grotesque, si nous n'avions l'intention bien arrêtée de respecter la liberté humaine jusque dans ses erreurs les plus profondes, les plus impies. Présentez ce bloc d'erreurs accumulées à l'adoration des hommes, mais dans ce tombeau qui craque de toutes parts, ne cherchez plus l'âme qui s'est enfui loin de vous. A vous l'adoration de la matière, à vous les prosternations devant les ossements vermoulus renfermés dans des reliquaires d'or, reposant sur une couche de satin immaculé ! A vous l'adoration des corps, leur transformation fantaisiste, choses qui perdent de jour en jour ce qui leur restait de prestige. A vous les souvenirs de la haine et les désirs de vengeance contre ceux que vous nommez les ennemis de Dieu ! A vous les formules étroites, les mots souvent répétés, dure prison où s'atrophie la pensée, où l'intelligence, enfermée dans un espace étroit, refait chaque jour ce qu'elle a fait la veille, à chaque instant du jour ce qu'elle a fait l'instant d'auparavant.

N'est-ce pas là un cercle sans fin de paroles inutiles, suffisamment redites, et ne se met-on pas ainsi en opposition avec le Christ condamnant les mots cent fois répétés ? Mais qu'importe l'esprit de son enseignement, pourvu qu'on s'agenouille devant l'instrument de son supplice, qu'on adore son corps et son sang figurés sur l'autel ! Qu'importe que ses paroles n'aient pas été comprises dans le sens qu'il voulait leur donner, pourvu que la puissance et les richesses accompagnent partout ceux qui se sont faits les serviteurs-maîtres du grand martyr ! N'a-t-on pas au surplus de lui une relique des plus authentiques, la seule qui, détachée de son corps aux premiers jours de son enfance, a pu rester sur la terre, suivant les orthodoxes matérialistes qui dominent : le *Saint Prépuce* ! Quel respect et quelle adoration ! et comment le Fils de l'Homme accueillera-t-il ceux qui ont ainsi de tout point dénaturé son enseignement et mis à sa place, sous son invocation, une doctrine monstrueuse qui n'en est qu'une risible parodie ?

Qu'on se hâte d'élaguer tout ce qu'il y a d'inutile ou de nuisible dans ce que nous nommerons les habitudes religieuses, si l'on ne veut voir tout emporté dans une impitoyable tempête. Il en est des institutions comme des hommes ; si elles ne se réforment pas elles-mêmes, si ceux qui sont placés à leur tête ou se meuvent à un titre quelconque dans les diverses parties de leur organisation, n'apportent pas un soin particulier à se mettre d'accord avec les idées de justice, c'est une condamnation irrévocable de

l'institution et de ses membres, considérés comme tels. Ceci n'est pas une nouveauté, c'est l'application forcée d'une loi générale qui n'a pas besoin de tribunaux pour se faire obéir, à laquelle n'échappent point les tribunaux iniques. Qu'on ne traite donc pas en ennemis ceux qui montrent le danger afin qu'on l'évite, ceux qui signalent la plaie afin qu'on la guérisse. Ses ennemis sont ceux qui, d'aveuglements en aveuglements, font rouler au fond du précipice hommes et institutions, en y roulant avec eux.

L'heure actuelle est propice pour s'interroger sur ces graves et capitales questions : les changements d'hommes amènent quelquefois des changements de principes, quelquefois des inspirations longtemps repoussées se font entendre enfin et conquièrent la place qui leur est due. Il ne s'agit pas de tenter une consolidation impossible, de procéder à un replâtrage plus ou moins habile de formes surannées, il faut à l'idée religieuse un vêtement neuf à la place du vêtement vieux qu'elle porte depuis des siècles, une tenue digne et sévère à la place de la tenue théâtrale qu'on lui a donnée jusqu'ici. Ces considérations méritent d'attirer l'attention de ceux que les circonstances placent au gouvernail de ce qu'on nomme l'Église.

Ils ont, disent-ils, charge d'âmes et en cela ils énoncent une vérité plus grande qu'ils ne pensent, car les responsabilités sont graves lorsque les ambitions se mêlent aux choses saintes. Il ne faut plus songer aujourd'hui à éblouir ou à intimider. Sous les habits ruisselants d'or, brillant sous l'éclat des lustres et des bougies, le peuple reconnaît l'homme qui avant tout devrait être modeste ; sous la parole dominatrice et menaçante des flammes éternelles tout homme qui veut faire usage de sa raison, reconnaît sans peine la voix douceuse et flatteuse qui sait se faire caressante et humble pour les puissants de la terre dont elle brigue les faveurs.

Cette pompe théâtrale, ces tirades lugubres, qui n'éblouissent plus et n'effrayent plus que quelques rares personnes plus timorées que raisonnables, doivent être, ce semble, soigneusement mises de côté si l'on ne veut pas perdre tout crédit sur l'immense majorité des populations enfin désillusionnées. Éblouir et effrayer deviennent de jour en jour des moyens plus inefficaces de propagande religieuse.

Les hommes vraiment religieux ne se rendent guère aux assemblées du culte que pour y entendre les instructions qui y sont données et qui doivent toujours avoir pour résultat nécessaire, l'amélioration morale de ceux qui les écoutent avec fruit. Si ce résultat ne se produit pas chez des personnes bien disposées à conformer leur conduite aux règles de la charité évangélique, c'est que le grain de la parole jeté dans les âmes est un grain de

mauvaise qualité. C'est que, à une instruction fraternelle, baume consolateur auquel on avait droit, s'est substituée une instruction de combat, un sermon armé en guerre. C'est que, à la parole onctueuse du ministre de l'Évangile, s'est substituée la parole agressive, parfois bourrée de calomnies, de l'adversaire de toute tolérance, de toute transaction honnête dans le sens du bien universel.

Ceux qui n'ont pas assez de force en eux-mêmes pour réagir contre les pensées antifraternelles qu'ils rapportent de ces assemblées où l'intolérance parle un langage si haut, quelquefois si violent, en sortent un peu moins chrétiens qu'ils n'y étaient entrés. Aussi fait-il beau voir de douces jeunes filles vouées aux pratiques religieuses, transformées en tigresses contre telle idée qu'elles sont incapables de comprendre, contre telles personnes qu'elles ne connaissent que par les calomnies sacrées dont on les a rendues victimes. Est-ce là ce qu'on a voulu, ce que l'on veut ? et comment la religion ainsi défigurée peut-elle subsister au sein des masses humaines, qui chaque jour davantage demandent de la lumière ? De pareils agissements font naître le mépris, ou tout au moins l'indifférence. Est-ce là encore ce qu'on a voulu et ce que l'on veut ? Le fait existe, voilà tout, et cela suffit pour être signalé.

Cette religion, ruinée dans l'immense majorité des consciences qui raisonnent, ne peut plus avoir la prétention justifiée de se faire écouter d'elles. Il y a beaucoup plus de faux que de vrai dans les hommages qu'on lui rend ; aucun de ses représentants, de ceux qui savent regarder et voir, ne conserve le moindre doute à ce sujet. Cependant il faut un lien religieux auquel tout homme puisse se rattacher, et ce lien promis par Jésus comme le salut de l'avenir, ce lien existe et il est temps de le montrer à tous comme le signe certain de la rénovation du monde. Religion nouvelle, religion libre, joug léger de Jésus, c'est toi qui « renouvelleras la face de la terre », car Dieu a envoyé « son Esprit », ses Esprits qui doivent édifier la cité nouvelle. Que faut-il aux hommes pour se communiquer leurs pensées à cet égard, pour faire un échange fécond des idées qui ne manqueront pas de leur être inspirées ? Un peu de courage et aussi un peu de liberté.

Le courage ne fait jamais défaut à ceux qu'inspire une conviction profonde, et leur exemple ne peut manquer d'en inspirer aux autres. D'ailleurs que peut présenter de dangereux ou de mauvais une tentative de réunion d'hommes appartenant à tous les cultes et même n'appartenant à aucun culte reconnu, dans le but d'implorer le « Dieu de l'Univers » ? Ce que les gouvernements permettent avec éloges aux sectes diverses qui se divisent l'humanité, que pour la plupart ils soutiennent de leurs finances,

pourquoi ne le permettraient-ils pas à des hommes dont le but essentiellement religieux et pacifique, serait de ramener les adeptes des sectes ennemies aux vrais principes, en leur fournissant l'occasion de se rencontrer sur un terrain neutre de conciliation absolue, qui pourrait devenir plus tard la véritable terre promise? Pour entrer dans cette réunion d'hommes libres, aucune abjuration, aucun engagement nouveau ne seraient nécessaires, et n'en seraient exclus que les perturbateurs.

Des difficultés, il y en aurait sans doute ; mais où n'y en a-t-il pas ? D'ailleurs ne pourrait-on pas se réunir tout d'abord en groupes peu nombreux et multipliés, aux jours et heures qui conviendraient le mieux aux membres des réunions diverses, réunions dont les ordres du jour seraient fixés à l'avance par un comité formé d'un membre délégué de chaque groupe ? Prière, instructions, objections amicales et paisibles, essai de solution des questions sur l'homme, son passé, son présent, son avenir, tel serait en raccourci l'objet de ces réunions religieuses. Bien des institutions qui ont grandi, ont eu de plus modestes commencements ; elles tendent à périr par la compression, celle-ci se fondera et se perpétuera par la liberté.

DES MÉDIUMS INTÉRESSÉS

(Suite).

Le Moniteur spirite a inséré, dans son numéro du 15 juin, un article d'un de ses correspondants combattant notre manière de voir quant à la question des médiums intéressés.

Chose étrange, le *Moniteur* en publiant cet article le déclare acerbe, ce qui veut dire, croyons-nous, peu parlementaire et encore moins spirite. Nous aurons soin, pour ne pas passionner davantage le débat, de ne relever que les idées et de laisser les gros mots de côté.

M. A. F. divise le spiritisme en deux parties distinctes : le spiritisme scientifique et le spiritisme religieux. A notre avis, cette division ne doit pas se faire et serait nuisible. Vouloir rejeter les faits et la science des séances religieuses, c'est se lancer de parti pris dans le domaine de l'imagination et abandonner des preuves capables de convaincre certaine classe de chercheurs. D'un autre côté, vouloir faire des séances exclusivement scientifiques et d'après les méthodes sceptiques et matérialistes en usage pour les autres sciences, est encore plus dangereux. Dans le spiritisme on doit prendre des précautions morales, tenir compte surtout *du milieu stuidique et de la prière*. Le médium qui néglige ces précautions, court certainement au-devant d'une obsession plus ou

moins caractérisée et peut-être même d'une fascination ou d'une possession.

M. A. F. prétend qu'Allan-Kardec admet la médiumnité rétribuée, et il cite le passage n° 311 du *Livre des Médiûms* déjà cité par le *Messenger*. Nous l'avons aussi reproduit dans le dernier numéro de la *Revue*, et nous croyons avoir démontré qu'il est complètement en notre faveur.

M. A. F. nous reproche encore de n'avoir donné que des fragments de citations des livres d'Allan-Kardec. Nous avons cru inutile d'en copier davantage, par la raison que presque tous les spirites possèdent ces livres. Nous engageons ceux que cela intéresse, à relire les morceaux suivants : *Évangile selon le spiritisme*, pages 352 à 358. 390 et 391 ; *Livre des Médiûms* ; pages 292 à 296, 420 à 430, 434 à 458, etc. Ils se convaincront ainsi, que nous n'avons fait que suivre pas à pas la voie tracée par le Maître.

M. A. F. soutient que les médiums, comme les instituteurs, les médecins, les journalistes, etc., ont le droit de se faire rétribuer. Ce n'est pas notre avis ; au surplus, ces personnes ont dû acquérir à prix d'argent et de peines la science qu'elles possèdent, par conséquent, elles ne peuvent nous en faire le don gratuit. (Voir les passages indiqués plus haut, pour avoir une idée de l'opinion du maître au sujet des médiums).

Nous avons proclamé l'exemple des apôtres qui guérissaient gratuitement les malades. M. A. F. cite, à l'encontre, ce passage de l'Évangile : « Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaies dans vos ceintures ; ni sac pour le voyage, ni deux habits, ni souliers » ni bâton ; car l'ouvrier est digne de sa nourriture. » Mais il est à remarquer que de ce temps-là, l'hospitalité s'exerçait d'une manière dont on n'a pas d'idée aujourd'hui. Tout voyageur était sûr de trouver dans la première maison venue, un logement et la nourriture et cela sans être obligé à payer ; de sorte qu'il ne lui était pas nécessaire d'emporter de l'argent. Les apôtres ne faisaient donc qu'user d'une coutume générale, qui les obligeait, le cas échéant, à la réciproque. Bien mieux, on se disputait l'honneur d'héberger le voyageur, et Jésus recommande à ses apôtres de s'« informer qui est digne de les recevoir. » Les apôtres demeuraient de préférence chez leurs frères en croyance. Mais remarquons bien qu'ils ne demandaient rien à ceux qu'ils guérissaient, que leur ministère était complètement gratuit : c'est ce que nous désirons aussi des médiums de nos jours.

M. A. F. cite encore les paroles de St Paul qui permet que le ministre vive de l'autel, mais il oublie de dire que l'apôtre ajoute : *Qu'il préfère mourir plutôt que de suivre cet exemple*. Du reste, nous ne tenons nullement à avoir l'appui complet de la Bible, car dans ce livre on peut trouver tout ce qu'on veut, le pour et le contre.

Mais on ne nous contestera pas que les apôtres exerçaient gratuitement.

Encore une fois, nous ne prétendons pas à l'infaillibilité, ni à imposer notre manière de voir, et nous nous inclinons quand on nous convaincra. Nous ne voulons pas juger les *hommes*, ce droit n'appartenant qu'à Dieu, mais nous sommes d'avis que l'on doit éprouver chaque *chose* pour en retirer le bon et en écarter le mauvais.

Du reste, nous ne sommes pas seuls pour défendre notre thèse, et l'on nous a donné de nombreuses adhésions. Nous avons, entre autres, un grand appui en M. Plate, le traducteur en langue hollandaise des œuvres d'Allan-Kardec. Il nous écrit ce qui suit en y joignant la traduction entière de notre article du mois de mai :

Arnhem, 9 juin 1873. (Hollande).

Monsieur et cher frère en croyance,

C'est avec un plaisir infini que j'ai lu votre article au sujet des « Médiuns intéressés » qui a paru dans la Revue Belge du spiritisme de Mai n° 5.

Je suis sans restriction aucune, de votre avis, l'on ne saurait trop combattre cette triste tendance.

J'ai cru de mon devoir de prendre la liberté de traduire votre article afin de le mettre à la portée de ceux de mes frères en croyance qui ne comprennent pas le français, ou qui ne sont pas à même de le lire en cette langue, et exclusivement pour eux ; la traduction n'est donc pas en vente et je prends la liberté de vous en envoyer un exemplaire, qui sans doute laissera beaucoup à désirer en le comparant avec l'excellent original ; veuillez donc le lire avec beaucoup d'indulgence. Je n'ai d'autre but que de propager autant que possible la vérité et faire connaître aux frères et sœurs hollandais le talent et le dévouement avec lesquels vous défendez le spiritisme et combattez ses ennemis.

Veuillez agréer mes salutations bien sincères et fraternelles.

J.-G. PLATE.

Nous apprenons, par la lecture du *Moniteur spirite*, qu'à Londres, à la dernière séance générale, des membres se sont plaints d'être obligés de payer à chaque séance au profit des médiums. Ainsi nous trouvons même parmi les spirites anglais, des voix pour s'unir à la nôtre contre la médiumnité rétribuée.

Il ne faut d'ailleurs pas s'abuser sur le mérite des effets physiques produits par les Esprits (1), ils ne sont bien convaincants que dans certaines conditions particulières et spécialement avec la gratuité des séances. *Le Moniteur spirite*, sans le vouloir, nous en donne lui-même la preuve. Il rapporte que MM. Victor de la Hesbaye, directeur de *La Chronique*, et Vrebos, rédacteur, ont assisté, le premier juin dernier, à une séance très-intéressante et exceptionnelle de M. le docteur Slade. Or voici ce que nous lisons

(1) Il serait curieux de connaître le nombre d'adeptes qu'ont produits les manifestations et encore plus de le comparer à celui des spirites qui, à la suite de leurs lectures ont adopté la Doctrine, l'avantage serait certainement pour les derniers.

(Note de la rédaction).

dans *La Chronique* du 15 dito, qu'on juge de l'effet produit sur l'esprit de ces messieurs. Nous prévenons toutefois formellement que nous n'avons pas la moindre envie d'assimiler M. Slade à un prestidigitateur.

M. De Vere, un Anglais qui se met en devoir de devenir Belge, a un nom connu dans le monde de la sorcellerie ; il est, sinon le premier des opérateurs, du moins le premier des inventeurs du jour en matière de combinaisons destinées à halluciner le spectateur. — Son habileté ingénieuse met au jour, chaque semaine, quelque truc nouveau, quelque tour inédit, œuvre de ses patientes recherches ; et mieux que cela, il pénètre le plus aisément du monde les mystères de ses concurrents pour se donner le malin plaisir de nous les dévoiler.

C'est ainsi que M. De Vere, assisté de miss Lily Edith, une jeune et jolie femme en qui l'on ne soupçonnerait point une force étonnante, nous répète, — revus, corrigés et augmentés — tous les tours des Davenport, depuis la fameuse armoire, jusqu'aux guitares volantes.

Seulement, M. De Vere ne se donne point comme médium et ne raconte point aux badauds que les esprits sont ses compères : il dit très simplement et très carrément qu'il n'y a en tout cela qu'un tour d'adresse. — Reste à s'en rendre compte, — ce qui n'est point facile, puisque personne n'y arrive.

Ses séances de pseudo-spiritisme ou de spiritisme pour rire sont faites vraiment pour intriguer le public et l'appeler en foule. A cet élément sérieux d'attraction, M. De Vere vient d'ajouter l'exhibition d'un automate construit par lui et auquel il a donné le nom de Yogi. — C'est d'une mécanique rudimentaire, mais les effets obtenus n'en sont pas moins surprenants.

V. DE LA H.

On voudra bien remarquer que, tout en défendant une opinion que nous croyons fondée, nous sommes constamment resté dans les bornes d'une discussion honnête et courtoise ; nous désirons l'amitié de tous nos frères en croyance, avec la liberté, toutefois, d'émettre carrément nos idées. Chez les spirites comme partout ailleurs, il est impossible d'être toujours d'accord sur les diverses questions qui se présentent, mais ce ne devrait pas être une raison pour s'empêcher de s'estimer mutuellement, je dirai plus, de s'aimer.

CH. MARCQ.

CHARITÉ

Le Christ l'a dit : aimez vos frères,
Aimez même vos ennemis,
Voyez en eux des âmes chères
Au Créateur : je vous le dis,
Celui de vous qui dans son âme
Ne porte pas ces sentiments,
Du grand juge encourra le blâme.
Au jour prochain du jugement.

Alice Meyne.

Ce qu'il y a de plus rare en ce temps, c'est la grandeur morale. Celui qui la sent dans son cœur a seul le droit d'écrire.

Courage donc, et à l'œuvre !

EDG. QUINET.

Il ne suffit pas de frapper l'oreille, d'occuper les yeux, il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

N. L...

La science la plus profonde et la plus utile, c'est la connaissance sincère de soi-même. * * *

Ne tenir aucun compte de soi, et penser toujours bien des autres et avec estime, c'est là une grande sagesse et une haute perfection. * * *

La véritable piété élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage.

La jalousie est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité. MONTESQUIEU.

Ce qui décrie la piété parmi les gens du monde, c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues et abandonnent l'essentiel. FÉNÉLON.

DISSERTATION SPIRITE

(*A propos des médiums intéressés*)

Cercle le Progrès

Médium Z.

Méfiez-vous de ces médiums, ils sont trop attachés aux biens terrestres. Ils ne sont pas choisis par de bons Esprits pour vous porter nos enseignements.

L'Esprit humain fait tout en eux, ils sont secondés par des Esprits perfides qui leur font obtenir des communications qui semblent merveilleuses, mais ne vous étonneront pas quand vous saurez que ces communications sont le plus souvent des citations d'ouvrages, des choses dites avant eux.

Ne leur accordez aucune protection ; laissez les vivre somptueusement du fruit de l'exploitation qu'ils font de la curiosité publique. Ils seront punis et payeront cher l'abus d'un don gratuit. Conservez la pureté de vos intentions ; donnez pour rien ce que vous avez reçu de même. Dans certains cas, certes il serait permis

de rembourser les frais de voyage ou de nourriture d'un médium, mais il ne faut pas que cela soit la règle.

ALLAN-KARDEC.

Le Guide.

Je ne puis que confirmer ce qu'a dit le maître; ses renseignements sont pleins de sagesse; c'est tout ce que je puis vous dire. Adieu.

D^r DUPUIS.

DE L'EUCCHARISTIE

Aujourd'hui, que le parti catholique redouble de zèle et d'audace pour enchaîner la raison vacillante des masses populaires, il est bon, quoiqu'on ait dit qu'attaquer l'Église c'était s'acharner sur un *cadavre*, de prouver que les institutions les plus sacrées du catholicisme ne sont que des non-sens et des impossibilités matérielles. Parmi cette mosaïque de vérités pseudo-divines, prenons le sacrement de l'*Eucharistie* et essayons de démontrer sommairement que, dans toutes choses, le lévitisme moderne cherche à surprendre la bonne foi de ses croyants.

« L'Eucharistie, selon la définition de l'Église, est un sacrement qui contient réellement et en vérité, le corps, le sang, l'âme et la divinité de N. S. J. C. sous les espèces ou apparences du pain et du vin. » Pour donner une définition aussi étrange, l'Église s'appuie sur les paroles que prononça J.-C. la veille de sa passion en mangeant avec ses disciples, lorsqu'il leur dit en rompant le pain : « Prenez et mangez, ceci est mon corps »; puis, tendant le calice : « Prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance. » Mais comme nous ne saurions trop le répéter, l'authenticité des Évangiles n'étant pas prouvée, on ne sait si J.-C. a parlé de la sorte; l'eût-il fait, il faudrait encore rejeter ces paroles, car elles impliquent un non-sens manifeste. En effet, qui pourrait croire que J.-C. tenait son corps et son sang entre ses mains pour les faire manger et boire à ses disciples? Envisagée comme symbole, pour rappeler la touchante et fraternelle fête des agapes, l'institution de l'Eucharistie est admirable; prise au pied de la lettre, comme l'entendent les théologiens, elle n'est plus qu'une chose dégoûtante pour les sens et absurde pour la raison. En effet puisqu'après les paroles de la consécration, le pain et le vin sont changés en le corps et en le sang de J.-C., il est évident que sur l'autel, et malgré le témoignage des sens, il n'y a plus ni pain ni vin : donc celui qui communie mange et boit non-seulement la chair et le sang de J.-C. en tant qu'homme, mais encore la chair et le sang de son Dieu même. Ce n'est pas tout : fractionnez l'hostie tant qu'il vous plaira, réduisez-la en atomes imperceptibles, chacun contiendra réellement et en vérité le

corps et le sang de J.-C. sans qu'il y ait pour cela plusieurs dieux. Que la même opération se répète dans mille lieux à la fois, le même corps, quoi qu'en disent la physique et la simple raison, sera dans ces mille lieux *en même temps*....

A quoi sert donc d'avoir renversé les dieux du paganisme, pour arriver, chose inouïe, à adorer Dieu dans un morceau de pain ou dans une goutte de vin ? Il est triste de voir des milliers de chrétiens, chaque jour prosternés au pied des autels, avaler leur Dieu dans leur estomac, le digérer, le transformer en excréments et penser, malgré cela, qu'il n'en est pas moins dans chaque particule ainsi transformée. Oui, en plein XIX^e siècle, bien des dévots, et surtout bien des dévotes croient à la présence réelle, à la transsubstantiation. Pauvre peuple ! quand donc ouvriras-tu les yeux ? Ne sais-tu pas que ceux qui t'enseignent ces mensonges impudents rient de ta crédulité et que leurs actes ne répondent pas à leurs paroles. Écoute plutôt Voltaire à ce sujet :

« Cependant Louis XI, en recevant Dieu dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de Florence en faisant Dieu et les Pazzi en recevant Dieu, assassinent les Médicis dans la cathédrale. Le pape Alexandre VI, au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne Dieu à son bâtard César Borgia et tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer quiconque possède deux arpents de terre à leur bienséance. Jules II fait et mange Dieu ; mais la cuirasse sur le dos et le casque en tête, il se souille de sang et de carnage. Léon X tient Dieu dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras et l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres et ceux de sa sœur..... »

Que conclure de ces contradictions ? Qu'il est temps que le peuple ignorant réfléchisse, s'éclaire et quitte une pratique si contraire aux progrès de la science, aux lumières de la philosophie et aux simples données de la raison humaine.

MARICOT.

HORS LA CHARITÉ, POINT DE SALUT

Aux adeptes du Spiritisme.

Qu'est-ce qu'un Spirite ? Que faut-il pour l'être ?

Le Spirite est un membre de la milice du Christ ; c'est un avant-coureur de la grande idée divine ; c'est un réformé, ayant abjuré les coutumes et croyances tombées.

Le Spirite chrétien doit être sans préjugés et savoir rompre avec toutes les formes extérieures qui peuvent l'avoir bercé depuis sa naissance ; parce qu'il comprend la futilité des cérémonies et des sacrifices autres, que le dévouement, la charité matérielle et morale ; plus l'abnégation personnelle au profit de la communauté.

Il doit être sincère avant tout, et aider ses frères à pratiquer le beau, le noble et le juste.

C'est avec toute franchise qu'il démontre les erreurs dans lesquelles ses frères peuvent être tombés ou végéter encore. Il comprend que le bonheur des uns est le bien-être des autres, le zèle et la solidarité sont une occupation continue pour lui, parce qu'il sait que l'inaction et l'égoïsme sont la négation du progrès spirituel. Sa boussole, c'est le dévouement, et son moteur : l'amour du bien. Il ne se décourage point quand il ne réussit pas de prime abord à vaincre les obstacles de sa visée ; il marche en avant, il monte à l'assaut et meurt plutôt que de ne pas voir flotter la bannière de la fraternité sur le dôme de la vérité. Tout lui paraît grand et noble dans la création, sauf le mal fait par l'homme, le bien et le bonheur qui en découle.

Fuir la lutte quand un bien est à faire, c'est le défaut des tièdes et des indifférents. Nul n'aura droit au salaire sans coopération à l'œuvre commune. Donc pour oser se dire Spirite ; il faut avant tout sonder son cœur, voir si les vertus requises pour l'être y ont leur siège ; si les défauts contraires n'y dominent point. Ah ! pour être digne de faire partie des élus, des missionnaires divins, que de cautérisation nous devons opérer sur les plaies de nos cœurs ! Que de stoïcisme pour vaincre nos faiblesses !...L'humanité est encore si faible, que ceux mêmes, que l'on peut regarder comme édiles sont encore entachés de la présomption.

L'humilité, dont le Christ est le sublime modèle, n'est guère en pratique, même parmi ceux qui se disent ses zélés disciples.

L'homme présume parfois trop de ses forces morales et succombe....

L'union fait la force ! la fraternité en est l'œuvre, la solidarité est la sanction de l'unification et l'humilité divinise nos actes. Celui qui comprend son infime valeur dans l'ensemble de la création, sera humble. Celui qui pardonne à son frère qui l'aime, malgré ses défauts, pour l'amour de Dieu, est noble ; il deviendra grand et puissant dans le domaine spirituel. Nul n'a le droit de dire *Racca* à son frère parce que, tous, nous sommes pécheurs.

Nous savons que l'humanité souffre de mille tortures physiques et morales. N'est-ce pas aux Spirités, éclairés sur la destinée des êtres, de venir en aide à leurs frères mineurs, afin de les aider à sortir de la turpitude et de l'ignorance qui brisent l'élan de l'esprit et annihilent le zèle.

L'homme peu éclairé ignore le Pourquoi et le Parceque, et alors il se résout à la volonté divine et croit naïvement que Dieu le veut ainsi ; sa volonté est neutralisée par une fausse interprétation. C'est lui que nous devons instruire, c'est un devoir et une charité sublime. Semons partout la vérité à pleines mains mais sans ostentation. Sachons que ce qui nous est donné peut nous être repris, si nous ne multiplions la lumière que Dieu nous a départie.

Soyons pleins d'amour pour le bien, parce que notre propre bonheur en dépend.

Sachons ce que nous sommes et voyons ce que nous devons être : Connais-toi toi-même !

Qui mieux que le Spirite doit mettre en pratique les symboles de sa foi ?

Qui mieux que lui doit stimuler le zèle des vertus civiques et domestiques ?

Qui mieux que lui doit comprendre ses devoirs envers Dieu, envers son prochain et envers lui-même ?

Soyons sur la brèche, déracinons les erreurs de nos cœurs d'abord et mon-

trons le chemin à ceux qui cherchent la vérité, ensuite donnons l'exemple de l'union et de la solidarité ; ne rebuons jamais ceux qui nous veulent du mal, montrons-leur leurs torts en toute franchise, mais avec l'indulgence que l'on accorde volontiers aux enfants ; ce sont aussi des enfants dans le domaine moral, à leur tour, Dieu enverra son Esprit pour les éclairer.

Lorsque la devise: *fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait*, sera comprise et mise en œuvre, la terre deviendra un séjour de paix et de félicité.

Si donc nous désirons nous enrôler sous le drapeau du Christ, ne méconnaissons plus ses préceptes et sans usurpation nous pourrions dire : Christ est notre maître, et nous, nous voulons être ses disciples.

UN ADEPTE

DU MAGNÉTISME.

Crampes d'estomac — Gastrite — Gastralgie, etc., moyens curatifs.

Dans tous les cas où il y a douleur ou embarras gastrique, le magnétiseur, après avoir établi le contact, fera quelques passes de dégagement de gauche à droite en descendant un peu, afin de rétablir le jeu du viscère. Il s'assurera par ses questions que le malade respire plus facilement, que le malaise s'éteint, et dès ce moment, il cessera ses passes transversales. Après s'être lavé les mains pour les dégager complètement du fluide malade qu'il aurait pu prendre au sujet, il placera les deux mains vers le creux de l'estomac du magnétisé (au dessous du sternum) et racornissant légèrement les doigts il aura l'intention d'émettre abondamment le fluide réparateur. Après 5 minutes au plus, il aura produit l'effet désiré et pourra borner là son opération. Si la maladie est chronique, il devra continuer son traitement plusieurs jours de suite même après guérison. Il donnera au malade de l'eau magnétisée à prendre 4 fois au moins par jour, à la dose de 1/4 de gobelet chaque fois. (Il sera bon, lorsque cela est possible, de remplacer l'émission fluidique des deux mains au sternum par une communication à établir comme suit : placer la main droite à l'estomac du malade et la gauche dans le dos de façon que le fluide se transmette par une espèce de courant).

Pour provoquer le dégagement de l'estomac par le vomissement, je me contente d'ordinaire de donner de l'eau magnétisée spécialement pour cet objet.

KARL.

CORRESPONDANCES.

Paris, le 28 mai 1878.

A Monsieur le Président de la Société magnétique de Liège.

Monsieur le Président,

Le monde magnétique célébrait le 28 mai courant, le 144^e anniversaire de la naissance de Mesmer par un magnifique banquet organisé pour la 1^{re} fois par le Cercle-Electro-Magnétique de Paris, sous la présidence du baron du Potet.

A peu près cent personnes se trouvaient réunies à cette agape fraternelle, à laquelle a pris part un nombre relativement grand de savants distingués, de médecins émérites, ainsi que de plusieurs étrangers de distinctions, de passage à Paris.

Plusieurs magnifiques discours ont été prononcés et de nombreux toasts portés.

La société magnétique de Liège ne fut point oubliée.

Après le banquet, commença un bal charmant, où s'était réunie une société d'élite, très-nombreuse. On dansa..., on s'amusa..., et... au lever de l'aurore, on se sépara, fatigué, mais joyeux et content en se donnant rendez-vous à l'année prochaine.

Pour terminer, je dirai que les victimes de l'affreuse catastrophe de la rue Béranger n'ont pas été oubliées : une somme de 35 fr. 75 c. fut réunie en leur faveur.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression des meilleurs sentiments de votre correspondant

DURVILLE.

Salles d'Aude (France), le 17 mai 1878

Chers Messieurs,

J'ai fait l'essai de vos théories sur le magnétisme et j'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai pleinement réussi. J'ai guéri en une seule magnétisation de 18 minutes une femme atteinte d'un violent lumbago qui l'empêchait de marcher sans se tenir aux chaises. J'ai obtenu le même résultat sur un homme également malade. Je suis heureux de venir rendre ici un hommage public aux hommes qui comme vous se dévouent au soulagement de leurs semblables.

P. D.

Salles d'Aude, 22 juin 1878.

Cher Monsieur,

Comme abonné de la Revue Belge du Spiritisme je suis dans chaque n° la discussion sur les médiums intéressés et je me fais un devoir de vous témoigner, moi et tous les frères d'ici, la satisfaction que nous éprouvons de l'attitude que vous avez prise à ce sujet. C'est la seule bonne, la seule vraie.

Un médium ne peut vendre ce qui ne lui appartient pas et c'est aussi l'avis de notre vénéré Maître.

Oui, soyons spirites sincères comme l'a été notre Divin Sauveur et tenons haut et ferme le drapeau de la Charité. Combattons les médiums intéressés, par la morale et la persuasion ; plaignons, mais respectons ceux qui ne pensent pas comme nous.

A tous les frères de Belgique le salut fraternel et affectueux de votre dévoué serviteur.

P. D.

Tours, le 12 juin 1878.

Monsieur le Rédacteur,

Personnellement je suis très content de votre attitude à l'égard des médiums charlatans et écornifleurs. Cependant plusieurs vieux spirites regrettent ici cette petite dissension dans nos rangs. Mais les vieux à mon avis sont des opportunistes timorés à qui il arrive souvent de rougir de leur opinion. Les hommes d'action désintéressés ont seuls le droit d'arborer un drapeau; les mercenaires ont toujours compromis, au contraire, les campagnes auxquelles ils ont pris part. Témoins les Buguet, les Davenport et *tutti quanti*.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma cordiale sympathie.

L. A.

LA RELIGION NATURELLE

Fragment d'une conférence faite à Tours, le 4 mars 1878, par M.

L. DENIS

(Suite et fin.)

Parmi ceux qui ne sont plus, parmi ceux des nôtres qui nous

ont devancés dans les espaces infinis, s'il s'en est trouvé d'assez résolu, d'assez fermes, pour échapper à leurs derniers moments à ce cérémonial puéril, combien d'autres, éperdus, hésitant devant ce terrible inconnu, pour passer sous cette porte basse de la mort, ont sollicité le secours du prêtre. — Voyez donc la contradiction, Messieurs, nous savons tout ce qu'il y a de faux et de mensonger dans le catholicisme ; nous savons qu'en lui réside tout obstacle au progrès social, qu'il est notre ennemi le plus dangereux, nous le combattons par nos paroles et par nos doctrines, et pourtant nous nous courbons devant lui aux grands moments de notre existence, le rendant ainsi nous-mêmes nécessaire et impérissable.

Ah ! Messieurs, quelle preuve plus éclatante faudra-t-il donc de la puissance du sentiment religieux dans l'humanité, du besoin ineffaçable de la foi en Dieu, de la croyance en des destinées meilleures. Pénétrez-vous bien de ceci, Messieurs. Dans le domaine de la foi on ne détruit que ce que l'on remplace. Et aussi longtemps que ce besoin impérieux, que ces aspirations de la race humaine n'auront de satisfaction et d'issue que dans les religions, ces religions seront indestructibles.

Qu'y a-t-il donc à faire ? J'arrive à la solution. Au lieu de vouloir anéantir ces aspirations contre lesquelles nous ne pouvons rien parce qu'elles font partie de notre propre nature, creusons-leur un vaste lit ; ouvrons-leur une voie large et éclairée ; faisons-les pures et généreuses en les pénétrant, en les vivifiant des rayons de la Science et de la Raison ; que le culte soit arraché au monopole du prêtre, et devenu laïque, qu'il s'accomplisse au sein des familles sous la forme de cérémonies simples et touchantes, qu'il soit la base de toute solidarité, de toute fraternité humaine, car l'humanité se sentira surtout une et solidaire par la connaissance de ces communes et immortelles destinées. Que chacun de nous, instruit de ces grands problèmes, devienne son propre prêtre et que l'autel s'élève dans notre cœur. Que chaque père de famille soit capable d'inculquer à ses enfants la connaissance des lois éternelles et divines d'où découle la vraie morale. A une religion d'erreur et de haine, à une organisation cléricale et despotique, opposons la Religion naturelle sans dogmes, sans mystères, sans miracles, une religion d'amour, basée sur les principes qui gouvernent les consciences et les mondes, religion où viennent se fondre un jour toutes les Églises qui divisent les peuples et par laquelle les hommes communiant dans une véritable fraternité puissent marcher ensemble vers une civilisation plus haute, vers une ère qui voie, enfin, régner sur le monde, la paix, l'harmonie, la lumière

Je dis une religion sans dogmes. En effet, ne sont-ce pas les dogmes qui immobilisent et pétrifient l'esprit humain. Au dessus des sectes et des systèmes faisons l'union sur le terrain des principes éternels : Dieu, l'âme immortelle, son ascension continue vers le progrès, vers le bien. Laissons à chacun la liberté de croire

ce qu'il voudra en dehors de ces points essentiels, n'en imposons point d'autres. Que le champ des croyances soit assez vaste pour contenir toutes les âmes religieuses.

Je dis une religion sans prêtres. Qu'avons-nous besoin d'intermédiaires entre nous et Dieu. Les castes sacerdotales ont toujours consacré leurs efforts à l'asservissement de l'humanité. La domination absolue, tel est leur rêve et pour le réaliser elles se sont appuyées sur le despotisme, sur le fanatisme, sur l'ignorance, mère de tous les maux. Que le règne de la théocratie finisse ! Que le mercantilisme religieux disparaisse. Chassons les vendeurs du sanctuaire. Que le voile du temple se déchire et que la suprême lumière vienne éclairer toutes les intelligences. Que chaque homme devienne apte à comprendre et à appliquer les préceptes de la sublime philosophie apportée sur terre par nos frères aînés, par ces grands Esprits : Confucius, Boudha, Socrate, Jésus. Que dans chaque groupe de famille un homme, le plus sage, le plus éclairé, le plus vertueux, soit nommé à l'élection pour diriger les travaux religieux de la communauté, pour enseigner ses frères. Qu'il soit toujours révocable et rééligible seulement pendant un laps de temps limité. Nous aurons ainsi le vrai père spirituel, l'homme juste, désintéressé des biens matériels, ne songeant qu'à donner l'exemple de la sagesse et de la charité.

Je dis une religion sans miracles et sans mystères. Le temps de la superstition aveugle est passé. La science a éclairé la foi. L'infini s'est ouvert devant nous et dans le spectacle de ses merveilleux univers nous avons vu Dieu agrandi et magnifié. La connaissance des lois immuables et grandioses qui régissent cet univers et par dessus tout la loi morale, la loi d'ascension éternelle élevant les âmes par des vies successives et innombrables sur l'échelle infinie des mondes, toutes ces splendeurs ont rempli notre esprit d'admiration et d'amour pour l'Auteur suprême des êtres et des choses. Pour ces conceptions nouvelles il faut un culte nouveau. Plus de cérémonial puéril, plus de formes vieillies cachant le fond de l'enseignement sous une multitude de pratiques dévotieuses, de manifestations extérieures et hypocrites. Remplaçons ces restes du paganisme par un culte austère et simple. Réunissons-nous chaque semaine et, recueillis, communiant tous dans la même pensée, dans la même aspiration ardente prions en commun, écoutons de réconfortantes et salutaires instructions, chantons un hymne à l'Eternel.

C'est sous cet aspect humble et rationnel que se révélera au monde la Religion libre, purifiée, rajeunie, océan dans lequel se déverseront comme des affluents aux lits ravagés ces Eglises étroites, fermées, exclusives, qui séparent les nations, pour former la Religion Universelle, la Religion de l'Avenir.

L. DENIS.

LA PROTESTATION DU « GRAND PROPHÈTE » ET L'ULTIMATUM D'A. MEN.

Contre toute attente, M. l'abbé Torné revient à la charge ; nous

supposons que cette fois il aura trouvé ce qu'il cherche depuis longtemps.

Paris, le 8 juin 1878.

Monsieur le Directeur,

Vous regarderiez comme péremptoires les preuves que je puis apporter que chez moi le désintéressement est complet et la bonne foi absolue. Mais il ne s'agit pas de moi dans la grave question dont je poursuis l'étude depuis vingt ans.

Permettez-moi de vous dire qu'il ne s'agit pas même de prouver que Nostradamus est prophète par l'interprétation à l'avance de ce qu'il présente au monde comme de véritables prophéties depuis plus de trois cents ans. Quoique ne sachant rien, absolument rien de l'avenir par moi-même, j'ai pu, en ne m'appuyant que sur les prophéties de Nostradamus, annoncer, des années à l'avance, mille faits en dehors de toute prévision. Mais, une fois encore, il ne s'agit pas d'un traducteur plus ou moins heureux, il s'agit du prophète.

Sachons si des faits accomplis depuis la publication des *Centuries* démontrent que leur auteur a connu un avenir impossible à prévoir humainement parlant.

Vous venez de publier ma lettre au *National* MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE! Vos lecteurs y ont lu ces mots: « Je vous offris inutilement » **cinq cents francs** si vous parveniez à trouver dans le quatrain sur » Talleyrand en 1814 (« le sacriste fait boyteux du Sénat ») tout autre » chose que ce que j'y trouvais. »

Donnez-leur ce quatrain avec son interprétation, vous avez l'un et l'autre dans mon *Almanach pour 1877* (p. 25), en leur disant qu'ils gagneront les **cinq cents francs** promis s'ils parviennent à trouver un autre sens historique à ces quatre vers.

Donnez-leur mon interprétation du récit en 28 vers : « De soldat » simple parviendra en empire... Par deux fois haut par deux fois mis » à bas... Premier en Gaule premier en Romanie... s'estouffer sans » respit. » Ils chercheront à y trouver autre chose que l'Empereur et Roi Napoléon 1^{er} finissant sa vie politique dans la cage de S^{te}-Hélène où il étouffe privé d'air et d'espace.

Je vais, Monsieur, « aux journaux qui se piquent de scepticisme raisonné (?) » comme je vais à vous, avec le désir de faire partager ma manière de voir non pour moi mais pour ceux à qui je m'adresse. Vous n'avez pas d'autre désir quand vous écrivez sur le *Spiritisme* ; veuillez croire que je n'ai pas d'autre désir quand j'écris sur la *Prophétie*.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur, et de me dire votre très-humble serviteur.

H. TORNÉ.

P. S. Il y a dans l'annonce de mes deux derniers ouvrages des affirmations qui auraient frappé vos lecteurs. Je n'ose vous prier de les leur offrir, cela ressemblerait à de la réclame. Pourtant, si vous voulez —

et pour montrer que je tiens compte de vos observations, je mettrai le remède sur le mal — publiez cette phrase de votre dernier article : « Baissez un peu vos cours pour les déshérités de ce monde qui attendent de vous la lumière et des prix doux » ; et faites suivre votre phrase de ma présente déclaration : « Ceux qui joindront à leur demande d'un » ou de plusieurs de mes ouvrages la bande en leur nom de la *Revue belge du Spiritisme*, auront droit à une réduction de 50 % sur le » prix. »

—o—

Et de plus nous donnons à chaque lecteur l'adresse du traducteur :

Paris, rue St-Benoît, 30.

Cependant nous ne remercierons point M. Torné de son offre obligeante. N'y aurait-il point là de sa part une petite malice ? Sans doute il peut se rencontrer parmi nos abonnés « des déshérités de ce monde » ; *mais cela n'ôte à nos yeux de valeur à personne* et nous croyons qu'il n'appartenait pas à M. Torné d'insinuer ainsi que tous nos abonnés se trouveraient bien de sa réduction. Personne, nous en sommes convaincus, ne répondra à son appel et « ces gueux de Spirités » paieront les traductions ce qu'elles valent (?).

Après tout nous avons peut-être tort de lire entre les lignes ; nous aimons mieux supposer charitablement que M. Torné, en les écrivant, n'y a même pas songé et nous ne ferons point comme certains aristarques qui trouvent dans leur Homère ou... leur Nostradamus plus d'esprit que l'auteur n'en a voulu mettre.

Quant au prospectus déjà publié et que M. l'abbé nous renvoie encore, nous l'avons déposé pompeusement au fond du panier.

Ceci dit nous passons la parole à notre correspondant.

—o—

Tours, le 22 juin 1878.

Monsieur Torné-Chavigny n'accusera probablement pas la *Revue belge* d'y mettre de la mauvaise volonté ; après le prospectus tout le monde se figurait que la pièce était jouée : pas du tout, ce n'était, paraît-il, que l'affiche du spectacle. Monsieur l'abbé ne se décourage point, Monsieur l'abbé renaît de ses cendres comme le beau Phénix. Pas de repos, pas de trêve. Vous l'avez vu monter à la tribune, il lance ses papiers, bien, il descend et... immédiatement il remonte. Voyons, monsieur l'abbé, voyons : tout finit par finir ici-bas, même les centuries ; raisonnons un peu et si vous me le permettez, laissez-moi à mon tour vous poser des conditions.

Puisque vous avez mille francs à perdre, je me tiens à votre disposition et je me fais fort de trouver dans les quatrains signalés un autre sens « historique » que le vôtre. Mais vous devez comprendre que vous ne pouvez être dans cette affaire **juger et partie**.

Je vous pose donc les questions suivantes dans l'espoir que vous voudrez bien y répondre *clairement*.

1° En quelles mains seront déposés les mille francs proposés.

2° Comment nous entendrons-nous sur le choix des arbitres (J'y mettrai toute la bonne volonté possible, mais il faut au moins qu'ils me paraissent compétents, *hors de cause* et impartiaux).

3° Vous engagerez-vous à me donner votre texte (les textes varient suivant les éditions) avec votre traduction et votre appréciation touchant certains numéros où vous voyez une clef de prophétie et que jusqu'à présent je ne considère que comme numéro d'ordre des quatrains. Le tout signé de votre main avec promesse également signée que vous me verserez mille francs si les arbitres me donnent raison.

4° Enfin voudriez-vous avoir la bonté de me dire ce que vous entendez par « un autre sens » ? Faut-il que la traduction soit historique, est-il indispensable que le fait historique soit au moins postérieur à la mort de Nostradamus ? Cela est bon à savoir parce que je pourrais trouver la prophétie d'un événement antérieur au prophète !!!

Si nous parvenons à nous entendre sur les conditions du concours, vous me donnerez un temps suffisant pour faire les recherches nécessaires et je présenterai mon interprétation au jury.

Je dois vous faire observer que je ne m'engage nullement à vous verser 1000 francs si je perds. Je pense que c'est assez de sacrifier mon temps à des badinages plus ou moins difficiles auxquels je n'attache pas la même importance que vous.

Si vous me « tombez », je ne m'engage pas non plus à croire à Nostradamus. Je reconnaitrai que vous avez interprété plus habilement que moi le rébus proposé et ce sera tout.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur, et de me dire votre très-humble serviteur.

A. MEN.

Cette polémique prenant dès lors une tournure purement littéraire, nous ne suivrons point les champions sur leur terrain. Nous souhaitons bonne chance à notre correspondant et nous tiendrons nos lecteurs au courant des péripéties de la lutte, si monsieur l'abbé accepte le champ-clos.

L'ÂME

L'âme est le principe de vie, qui, allié à la matière forme l'individu, l'être doué de connaissance et de sentiment. Cette définition paraîtra insuffisante, mais il est de l'essence de l'âme d'échapper à toute tentative d'en étudier la matière, et de ne point se prêter à des formes de langage, la plupart empruntées aux objets du monde extérieur, et tombant sous les sens ; objets avec lesquels elle n'a rien de commun, et qui sont les seuls pourtant, dont nous ayons des notions exactes, positives.

Quel est-il, ce principe de vie, ce souffle divin, élevant les êtres qui en sont animés, bien au-dessus de la nature matérielle, organique ou inorganique? Le mot d'âme dérivé du mot latin *anima* auquel répond encore le mot grec ἀνεμος, semble le désigner comme identique ou analogue à la respiration, comme étant d'une nature aérienne, comme une haleine que le Créateur aurait, pour ainsi dire « soufflée dans les narines » (Gen. II-7) des humains; et cette idée a également présidé à la formation des noms par lesquels l'âme est désignée dans toutes sortes de langues, comme elle est textuellement exprimée dans le chant sublime qui, placé en tête des livres de Moïse nous décrit l'origine de toutes choses. Les mot hébreux *néfêche* et *rouach*, signifient vent, haleine, respiration; comme les mots latins *spiritus* et *animus*, comme les mots grecs ἀνεμος et ψυχή, comme les mots russes *doucha* et *doukh*, comme le mot allemand *geist* dérivé du verbe *geesten*, souffler. Prise au figuré, cette manière, surtout biblique d'envisager l'âme établit une distinction nette entre le corps grossier et matériel et l'essence subtile, éthérée dont il tient la vie et le mouvement spontané; mais loin de résoudre le problème, elle élude, au contraire, toute explication ultérieure; car tous les êtres doués d'une âme ont la connaissance et le sentiment; mais l'haleine, mais la respiration ne donnent point ces facultés et ne sauraient constituer la substance. Or l'âme est évidemment une substance, un être existant pour lui-même, et non une partie séparée d'un tout dont elle dépendrait. Elle a le sentiment, la conscience d'elle-même, et ce sentiment, rien ne saurait le lui rendre suspect, tant il est enraciné en elle et inhérent à sa nature. Au bout d'un certain temps, de dix ans par exemple, le corps matériel de l'homme est complètement renouvelé, aucune des parties formant primitivement notre nature physique ne subsiste plus; et, néanmoins, notre sentiment du *moi*, la conscience que nous avons de notre existence individuelle et particulière, est restée la même, et il est évident pour nous que jamais ce sentiment ne s'est attaché au corps, qu'il s'applique, au contraire, à une tout autre partie de notre être, partie que la mutilation même et le dépérissement du corps ne sauraient altérer. Expliquer l'âme par un mécanisme corporel, par une espèce de rouage auquel obéiraient tous les membres du corps, c'est tomber dans un *matérialisme grossier* qui suppose à la matière une puissance et des facultés que l'analogie ne nous fait point reconnaître ailleurs et qui tranche la question au lieu de la résoudre. Le sentiment, la connaissance, la volonté n'appartiennent pas à la partie matérielle de notre être, bien que celle-ci leur prête des organes; d'ailleurs, un mécanisme si ingénieux, si durable, supposerait toujours un artiste, un créateur qui semble-

rait mal employer son temps en ne formant que des automates périssables, se succédant les uns aux autres, comme au théâtre les décorations succèdent aux décorations. C'est un matérialisme non moins réel, quoique plus subtil, qui fait de l'âme une essence analogue à l'air, au feu, ou un assemblage de parcelles réunies au hasard, un composé d'atomes, quelque déliés qu'on les suppose.

L'idée invariable du moi, d'une existence intime, placée en dehors des accidents de la matière, sa nécessité, son indivisibilité, ne peuvent provenir que d'une substance réelle, différente du corps, supérieure au corps et même indépendante de lui. L'âme est ce moi ; c'est la source de la pensée, du sentiment et de la volonté, le siège et la condition de la raison, que pourtant elle ne possède pas toujours, la force primordiale qui communique la vie à la chair et aux os, et qui les met en contact avec le monde extérieur sensuel, comme ses facultés les plus intimes la mettent elle-même en rapport *avec un monde spirituel*, encore qu'elle n'en ait qu'un vague pressentiment.

Quelques philosophes, contraires au matérialisme, ont vu dans cette substance, ou une émanation de Dieu, ou une fraction même de la Divinité ; Spinoza a rendu plus conséquente avec elle-même cette opinion soutenue déjà par les gnostiques, en se figurant Dieu comme le principe universel de la vie, existant partout, et pourtant nulle part, fractionné de mille manières différentes et formant en un mot *cette âme universelle* dont celle de l'homme ne serait qu'une émanation partielle destinée à rentrer au foyer commun, à s'engloutir finalement dans ce tout dont elle ne s'est point absolument détachée en revêtant une forme corporelle. Cette opinion embrassée par un grand nombre de bons esprits, détruit cependant l'idée de la substantialité de l'âme et donne lieu à mille doutes sur le but de ces incarnations multiples de l'essence divine.

D'autres penseurs, isolant l'âme de Dieu auquel ils n'en accordèrent pas toujours la création, l'ont crue préexistante au corps qu'elle a dû revêtir dans ce monde, l'assujettissant même après la mort à une migration qui, par mesure de purification, la ferait passer durant des siècles d'un corps dans l'autre et animer tour à tour l'homme, le singe et l'hyène. En rejetant une *métempsychose* qui ne s'accorde pas avec la haute destination de l'homme et avec sa marche progressive vers la perfection, on ne peut point rejeter une préexistence qui, après tout, serait possible, bien que l'homme n'en ait conservé aucun souvenir et qu'en conséquence elle eut été entièrement perdue pour elle.

Si, après cela on élève la question de savoir quand l'âme se réunit au corps, si c'est au moment de la conception ou à celui de la naissance ; si elle le fait spontanément ou par une intervention

divine, si elle existait ailleurs avant d'entrer en contact avec la matière ou si sa création est simultanée avec celle du corps, il faut répondre que ce sont là des problèmes dont la raison ne trouve pas la solution et pour lesquels l'espérance n'offre point d'analogie, problèmes d'ailleurs d'une importance médiocre, puisque leur solution, si elle était possible, ne changerait rien, ni à nos devoirs ni au but vers lequel nous tendons. Ce but est une perfection vers laquelle nous nous sentons poussés sans qu'il nous paraisse possible d'y atteindre ici-bas; une continuité d'existence franchissant la tombe et nous assurant ailleurs une juste compensation que vainement nous avons espérée de ce monde; un résultat, un fruit, une récompense des peines que la loi morale et divine nous a imposées pendant toute une vie que des ennuis sans nombre et des mécomptes de toute espèce, nous feraient trouver insipide, insoutenable, indigne de l'amour, principal caractère de l'auteur de toutes choses. L'espérance de l'*immortalité* de notre âme, conséquence de son immatériabilité, est un besoin de la raison, comme elle est une consolation pour le cœur: les intelligences ne sauraient périr, sous peine d'avoir été sans but comme sans mérite.

S'il est difficile de définir l'âme et d'en déterminer l'origine, il l'est bien plus encore de lui assigner un siège où elle réside et d'où parte son action. Cet examen auquel se sont livrés des philosophes d'une haute réputation ne nous paraît avoir ni une utilité réelle, ni un motif plausible: car l'immatériabilité de l'âme une fois admise, il serait puéril de circonscrire cette dernière dans un espace quelconque ou de lui assigner une résidence fixe. Une substance spirituelle n'a rien de commun, ni avec le temps, ni avec l'espace, mesures de durée et d'étendue qui n'ont d'application qu'au monde matériel; qu'il nous suffise de savoir que l'âme tient au corps, qu'elle l'anime, qu'elle en vivifie toutes les parties, qu'elle préside à tous ses mouvements. Que ce soit dans le sang ou dans le cœur, dans le cerveau en général ou dans le corps calleux ou le cervelet en particulier, qu'elle a son siège, peu nous importe: seulement, on peut dire que son organe le plus intime, le plus immédiat semble être le cerveau proprement dit, la partie du tissu cérébral où les principaux nerfs, les plus actifs, les plus sensibles viennent aboutir. Or les nerfs sont incontestablement pour l'âme des moyens de communication avec le monde extérieur; c'est par eux qu'elle reçoit les impressions du dehors, et c'est encore sur les nerfs qu'elle agit lorsqu'elle veut produire elle-même une modification au dehors d'elle. Une partie même des facultés que l'on attribue à l'âme, la mémoire par exemple, semble résider essentiellement dans ces organes et les cinq sens s'y rattachent comme à leurs véhicules nécessaires. Cependant, sans l'âme, les sens ne sont rien; c'est elle qui est sensible et les

organes extérieurs ne servent qu'à lui transmettre les sensations' soit qu'elle les reçoive passivement ou qu'elle les recherche elle-même. Attribuer tout aux nerfs c'est retomber dans le matérialisme, système décourageant pour notre espèce, puisqu'il lui conteste son rang élevé dans la hiérarchie des êtres; puisqu'il offense sa dignité et qu'il lui ravit son avenir. Il serait intéressant de connaître le point de contact qui doit exister entre l'âme et ses organes: l'on voit bien que les sens lui amènent des perceptions, mais comment s'en saisit-elle, par quelle voie, où et comment l'essence spirituelle vient-elle toucher à la matière.

L'âme est une substance simple et partant indivisible, ce qui déjà, prouverait son immatérialité; car la matière se laisse diviser. En analysant son action on peut rapporter celle-ci à différentes facultés qu'on nomme *sensibilité, intelligence, volonté*; mais ces mots ne disent autre chose sinon l'âme susceptible d'être impressionnée ou de se représenter des objets, ou de se déterminer pour ou contre un objet. Ces trois facultés semblent appartenir à l'âme en général et en constituer en quelque sorte la nature. Mais il est une autre faculté, celle des abstractions, la faculté de reconnaître le bien et le mal, les causes des effets, et la cause première du monde extérieur, je veux dire *la raison* qui ne paraît pas aussi nécessairement inhérent à l'essence spirituelle qu'on nomme *âme*.

Ceci nous amène à la question de savoir si les bêtes ont une âme, question agitée et résolue en divers sens, par les philosophes anciens et modernes, surtout depuis Descartes. Non, les animaux ne sont pas plus que l'homme des automates: ils sont sensibles, ils élaborent des idées (car ils rêvent, par exemple), et ils se déterminent spontanément: c'est-à-dire qu'ils ont une nature indépendante de la matière, car la matière seule n'a ni sensations ni idées, ni volonté; c'est avouer qu'ils ont une âme. Mais cette âme doit être bien plus étroite que l'âme humaine, ou au moins, l'imperfection des organes de la bête n'en permet le développement que jusqu'à un point extrêmement limité. L'expérience prouve suffisamment que la bête ne distingue pas le bien et le mal, que toutes les idées abstraites lui restent éternellement étrangères; qu'elle ne connaît ni ne se soucie de son Créateur, qu'elle ne prévoit ni ne désire l'avenir. En conclura-t-on que la vie de l'animal se consume tout entière dans la vie actuelle?

Il y aurait de la hardiesse à défendre cette conséquence; mais l'immortalité de l'âme des bêtes n'est pas mieux prouvée pour cela, et tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est que la matière seule est périssable et que des intelligences même bornées, portent en elles la promesse de la durée, même alors qu'elles n'en ont ni le pressentiment ni le besoin.

LES RÉFORMATEURS

LUTHER

(Suite et fin.)

Eck s'étant rendu à Rome sollicita du pape une bulle condamnant 40 des sujets de thèses de son ennemi; il n'eut pas de peine à l'obtenir. Cette bulle donnait à Luther un délai de deux mois et le menaçait d'excommunication. Luther écrivit au pape et dans sa lettre il le plaignit de son aveuglement, des abus scandaleux qu'il tolérait et de son triste entourage.

Eck étant revenu de Rome fit afficher la bulle papale dans plusieurs villes. Les amis de Luther ne l'abandonnèrent pas dans le danger. L'Electeur se refusa à faire brûler ses livres et plusieurs seigneurs lui offrirent le secours de leurs armes. C'est alors que, levant ostensiblement l'étendard de la révolte, Martin Luther publia deux écrits importants: *La Réforme du Clergé* et *La Captivité de l'Eglise*. Toute la doctrine protestante, ou à peu près est exposée dans ces deux écrits. Les livres de Luther furent alors brûlés à Anvers, Louvain, Mayence et Cologne, et Luther, poussé à bout fit élever devant la porte de Wittemberg, le 10 décembre 1520, un immense bûcher où il fit brûler les Décrétales des papes; les Canons et les écrits de Eck. Toute la ville (et particulièrement l'Université) voulut assister à cet auto-da-fé. Lui-même lança dans le feu la bulle qui le retranchait de l'Eglise. Tout accommodement devenait impossible et la guerre était ainsi ouverte entre le moine réformateur et l'Eglise Romaine. Peu après celui-ci fut cité à la Diète de Worms et comme ses amis craignaient pour lui le sort de Jean Huss, il leur répondit simplement: « Huss fut brûlé, mais non avec lui la vérité. » Il partit suivi de quelques amis et arriva à Worms le 16 avril 1521. Une foule considérable s'était portée à sa rencontre.

Le lendemain il comparut devant Charles-Quint, encore vêtu de son froc. Le second jour il présenta sa défense avec modestie, mais aussi avec une fermeté inaccessible aux menaces. Il refusa de rien rétracter à moins qu'on ne lui prouvât par l'Écriture qu'il n'était pas dans le vrai. Peu de jours après, sur les instances du pape, l'empereur rendit le célèbre édit de Worms, déclarant Luther et ses partisans coupables d'hérésie et les bannissant de l'Empire. Mais le réformateur avait pris l'avance et l'Electeur Frédéric-le-Sage l'avait fait transporter dans un de ses châteaux en Thuringe. Pendant dix mois Luther y vécut dans le silence et dans l'étude. C'est là qu'il commença la traduction de la Bible. Ce travail seul suffit pour immortaliser sa mémoire, car ce n'est pas seulement une œuvre de foi, mais une œuvre littéraire de grande valeur. La Réforme, si pure dans son principe, eut cependant de maladroits partisans qui, par leurs prédications effrenées et leurs doctrines contraires à l'esprit

qui avait présidé à ce grand œuvre lui firent un tort considérable. L'émeute, le pillage des couvents, furent la conséquence de ces funestes conseils donnés au peuple par des fanatiques.

A la première nouvelle de ces troubles, Luther jetant de côté toute crainte pour lui-même, accourut à Wittemberg et pendant huit jours prêcha au peuple et calma son effervescence. Il fit preuve en cette occasion de la plus grande prudence et de la modération la plus sage.

L'édit contre les partisans de la Réforme n'avait pas réussi à les disperser. Leur nombre allait croissant et plusieurs souverains du Nord y adhérèrent. A Nuremberg, en 1524, les princes qui avaient adopté la Réforme protestèrent solennellement contre l'Edit de Worms et c'est à cette circonstance qu'ils durent le nom de Protestans, qui est resté celui des partisans de la doctrine de Luther.

En 1524 Luther déposa le froc et le remplaça par une robe noire comme en portaient les laïcs. L'année suivante il épousa Catherine de Bora qui avait aussi dépouillé l'habit religieux deux ans auparavant. Ce mariage avait mécontenté ses partisans et Mélanchton lui-même avait tenté de détourner Luther de l'accomplir. Ses adversaires jetèrent feu et flammes et déversèrent sur Catherine un torrent de cyniques injures dont l'histoire a fait justice. De 1526 à 1529 le Réformateur s'occupa à la constitution de l'Église évangélique en Saxe. Avec Mélanchton il parcourut les villes et y établit ce culte.

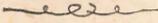
C'est vers le même temps que Luther publia son Catéchisme renfermant les points fondamentaux de la nouvelle doctrine. Quelques divergences d'opinions sur des points de doctrine lui firent de Zwingle, de Carlstadt et d'autres des ennemis qui produisirent des scissions et des schismes dans la nouvelle Eglise. Nous ne pouvons ni ne voulons examiner ici ces doctrines, mais nous dirons seulement que Luther prêchait la liberté d'examen et la suppression dans la Foi et le culte de tout ce qui n'était pas d'accord avec la Bible.

Les dernières années du grand homme s'écoulèrent dans le silence de l'étude et sa principale occupation était de prêcher, d'écrire, enfin de travailler au développement de l'œuvre qu'il pouvait déjà voir assurée de vivre.

Il était accablé de rhumatismes et souffrait beaucoup de la pierre, mais au milieu des souffrances les plus grandes, sa foi ne se démentit pas un instant ; sa gaieté ne le quitta même pas. Au commencement de 1547 Luther entreprit un voyage à Eisleben pour une querelle survenue entre les comtes de Mansfeld. Peu de jours après son arrivée il tomba malade et le 18 février, il mourut en chrétien comme il avait vécu. « Mon père, je te remets mon Esprit, à toi qui m'as sauvé. » Telles furent les dernières paroles de l'illustre réformateur. Ses amis l'entouraient en larmes et le docteur Jonas lui ayant demandé : mourez-vous dans la foi en J.-C. que vous avez prêchée, il répondit : oui, et rendit le dernier soupir.

L'Electeur lui fit de splendides funérailles et le fit inhumer dans l'église de Wittemberg. Sa veuve et ses enfants restèrent dans une position peu aisée. Son dernier descendant mâle est mort à Dresde en 1759.

RUPERT.



VARIÉTÉS

Dans sa séance du 22 juin le *Cercle Mesmer* a admis en qualité de membres correspondants :

M. Maillé, homme de lettres, et rédacteur de la « Revue Magnétique de Paris » et M. L. Auffinger, membre correspondant de la Société Magnétique de Genève et rédacteur à la même Revue, présentés par M. Karl.

Belgique. — Une Société magnéto-spiritiste vient de se fonder à Liège sous le nom de *Cercle le Progrès*. Elle a pour but l'étude du Spiritisme, du Magnétisme et de leurs phénomènes.

Dans sa première séance, qui a eu lieu le 6 juin, le *Cercle le Progrès* a nommé président : M. Henrion, homme de lettres et rédacteur de la « Revue Belge » ; secrétaire : M. Zône, employé ; trésorier : M. Léon Bia, rédacteur de la « Revue Belge. »

Les personnes qui désirent en faire partie, sont priées de s'adresser, par écrit, au président ou au secrétaire, au siège de la Société, 4, rue de la Wache, à Liège, après quoi il leur sera envoyé toutes les instructions nécessaires.

Angleterre. — M. Henly de Londres — Oxfort-Street, 429 — a fondé un cours de somnambulisme (Clara Videncia) ayant pour but de former, gratuitement, des médiums sensitifs et de répandre les notions relatives à la communication entre les incarnés et les Esprits. Il se propose de donner, avec ses disciples, des séances quotidiennes jusqu'au développement complet de leurs facultés.

Il y invitera d'abord les adeptes, puis le public pour être témoins des faits qui seront produits. De plus il a le dessein de se servir de ces facultés somnambuliques comme diagnostics des maladies et il s'est mis, pour cela, en relation avec quelques-uns de ses confrères en médecine.

Afrique. — Le Spiritisme se répand de plus en plus dans les Iles Açores.

Espagne. — Dans la ville de Balaguer — dit *El buen Sentidio* — le christianisme-spiritiste a fait de très-grands progrès, parce que là, les adeptes ne cachent pas leurs croyances et marchent le front

haut, On y a établi un centre d'études et de propagande, lequel est fréquenté par un nombre très considérable de personnes venant de toutes les localités de la province de Lérida.

— On assure, dit le même journal, que plusieurs curés de cette province étudient avec fruit les doctrines christiano-spirites dans lesquelles ils voient la véritable interprétation de l'Évangile du Christ.

— A Gracia il existe depuis plus d'un an une maison d'éducation pour les filles où s'enseignent la morale et les croyances spirites. Trente jeunes demoiselles y sont déjà réunies malgré les efforts dirigés par le fanatisme pour rendre stériles les sacrifices des fondateurs. L'école spirite, voilà ce qu'il faudrait voir se répandre afin que le Christianisme pénètre dans les mœurs.

Amérique. — La théorie de la réincarnation, sans laquelle il est impossible de donner une solution satisfaisante aux problèmes les plus intéressants de la vie, commence à se répandre parmi nos frères des États-Unis.

France. — On lit dans *l'Indépendant d'Indre et Loire*, du 9 juin 1878 :

Un de nos confrères du *Messenger d'Indre-et-Loire* s'est donné la mission de constater par lui-même les phénomènes dont une jeune fille de Saint-Pierre-des-Corps est le sujet. A cet effet, il s'est rendu aujourd'hui au cimetière de la Salle et il a été témoin des faits qu'il rapporte ainsi qu'il suit :

Nous revenons du cimetière après avoir constaté pour la deuxième fois le côté extraordinaire de la contemplation de la pauvre malade. Ce n'est point de la catalepsie que cette contemplation ; car la catalepsie ne laisse pas le souvenir de ce qui s'est passé pendant le temps qu'elle dure, de telle sorte que le sujet puisse agir conformément aux recommandations qui lui ont été préalablement faites. Nous ne voulons pas nous servir du mot « extase, » qui nous paraîtrait cependant le plus propre à caractériser la chose. La jeune fille prend très-exactement les divers objets qui lui ont été signalés, elle les présente à ce qu'elle dit être sa vision, et les dépose à terre, et cela sans paraître abandonner l'objet qu'elle semble voir dans l'espace.

Pendant que dure cet état, tout mouvement nerveux cesse, pour reprendre aussitôt après. Aujourd'hui (7 juin) la contemplation n'a duré que sept minutes environ, au lieu de 20 à 25, et, au grand étonnement des assistants, la danse de St-Guy n'a pas repris. La jeune fille s'est agenouillée et relevée avec liberté en achevant son rosaire ; puis, elle s'est rendue dans une maison voisine. Nous avons remarqué deux mouvements peu sensibles dans la main pendant sa prière, deux pas un peu brusques dans son long parcours, comme il arriverait à une personne qui n'aurait pas marché depuis longtemps. Durant trois quarts d'heure nous avons pu observer le fait extérieur d'une complète guérison.

Qu'il y ait eu apparition ou non, cela ne nous regarde pas: le fait très-simple et constaté par tous, c'est une guérison momentanée, qui, pour nous, a été visible durant trois quarts d'heure. Nous souhaitons que ce soulagement si complet et si soudain persiste pour le bien de la jeune fille et la consolation de sa mère.

Nous ne serions nullement étonné que la guérison fût durable : Dieu ne nous a pas mis au cœur l'idée invincible de sa providence infinie, sans qu'il manifeste sa bonté en exauçant nos prières quand elles sont humbles et sincères.

Nous taisons par prudence ce qui ne se rapporte pas uniquement au fait extérieur.

L'Indépendant ajoute dans le n° suivant :

On nous apprend que la guérison de la jeune fille de Saint-Pierre-des-Corps dont toute la ville s'est occupée est complète. L'affection nerveuse rebelle à laquelle elle était en proie depuis si longtemps a complètement disparu. Quelle que soit l'explication qu'on donne à cette guérison subite, le fait est réel et le résultat très-satisfaisant pour cette intéressante jeune fille.

Il s'agit ici d'un fait qui a mis pendant plusieurs jours les comères de Tours en émoi. Une jeune fille de 14 ans, habitant le faubourg de St Pierre-des-Corps et dont la mère est blanchisseuse, eut dans les premiers jours de mai une suite de visions où il lui semblait reconnaître régulièrement la même apparition. C'était une jeune femme vêtue de blanc avec une ceinture bleue et un *nœud rose* dans la chevelure. La vision dit à la jeune fille qu'elle était la S^{te} Vierge et qu'elle la guérirait de la danse de St-Guy qui l'affligeait depuis trois mois, si elle voulait se rendre quatre fois par jour sur la tombe de son père au cimetière de La Salle.

La petite qui pouvait à peine marcher obéit; elle était poussée par une force, a-t-elle dit, quand l'heure d'aller au cimetière était arrivée; pendant une dizaine de jours elle fit ce pèlerinage, puis elle cessa quelque temps et enfin recommença dans les derniers jours de mai en annonçant que la S^{te} Vierge lui avait promis que le samedi 8 juin, veille de la Pentecôte à *midi* elle serait *guérie* ou *morte*; mais qu'en cas de guérison elle ne vivrait cependant pas longtemps. La foule de jour en jour plus considérable la suivait dans ses pèlerinages. Le procureur et le commissaire central l'interrogèrent et prirent des mesures pour que le public ne piétinât pas sur les tombes. Le samedi le cimetière fut fermé et gardé par des agents de police. Peu de spectateurs à l'intérieur, 2,000 personnes à l'entour regardant tant bien que mal par dessus les murs; guérison complète à midi trois quarts. Des médecins ont constaté maladie et guérison. Elle doit continuer encore pendant trois mois, trois fois par semaine, dit-on.

— Nous apprenons que le *Cercle-Electro-Magnétique de Paris* donne des séances expérimentales tous les mardis, à 8 1/2 heures du soir, en son local, 20, rue Neuve-des-Petits-Champs. Les personnes désirant assister à ces séances y seront reçues si elles sont porteurs d'une lettre de la *Revue Magnétique* de Paris ou de la *Revue Belge*.